

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Address at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Du 26 janvier 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 91 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit-Centigrade

CARNET MONDAIN. BALS A L'OPERA.

- Janvier - 28. Argonautes. Février - 1. Olympiens. 5. Falstaffiens. 8. Mithras. 11. Océrids. 18. Atlantiens. 18. Chevaliers de Momus. 22. Equipe de Protée. 23. Bex. 23. Equipe de Cemus.

Départ de M. Taft. Une disgrâce

Deux cuirassés américains, le North Carolina et le Montana, viennent de lever l'ancre dans le port de Charleston, ayant à leurs bordes M. Wm Taft, prochain président des Etats-Unis, Mme Taft, M. Mischler, secrétaire intime de M. Taft, plusieurs ingénieurs et deux membres du service secret de surveillance.

M. Taft, nous l'avons déjà écrit, est envoyé par son gouvernement à Panama dans le but d'y faire, ostensiblement, une inspection du canal; peut-être aussi, dit-on, le bien bas, pour faire la lumière sur des questions que M. Roosevelt doit avoir à cœur de connaître à fond et sur lesquelles nous ne voulons pas insister ici, parce qu'il n'en est pas dans nos goûts de faire du journalisme à sensation, du "journalisme jaune" pour parler comme beaucoup.

Le départ du Ministre de la Guerre a été entouré d'éclat; le North Carolina sur lequel il se trouve, puis le Montana, ont été salués par la foule qui s'échelonnait sur les deux rives du port, et tandis que des centaines de monchoirs agitaient le canon tonnant; il fut peu de chose, souvent, pour mettre le peuple en émoi.

Depuis des années, la "Question panaméenne" a plus occupé l'attention de nos gouvernants et du monde en général, qu'aucune autre; il est vrai qu'elle est d'une importance bien grande, et que

le problème qu'elle présente n'est pas d'une solution facile. Le mandat de M. Roosevelt va bientôt prendre fin, dans un peu plus d'un mois, et les travaux du canal n'ont pas été poussés avec cette activité dont il nous paraît il y a deux ans, à la visite qu'il fit à la Nouvelle-Orléans. La faute n'en est pas au Président, bien certainement, car M. Roosevelt est trop énergique, et son espoir était trop ferme de voir achever la gigantesque entreprise, pour le rendre responsable des lenteurs, des obstacles, des attardements qui ont arrêté à tout instant les pioches et les pelles des ouvriers.

Il n'est pas que la politique et la spéculation qui aient milité contre le prompt achèvement du canal; la Nature, elle aussi, s'est mise de la partie pour rendre plus âpre, plus ardue la tâche qu'avait acceptée les Américains, car il n'est pas de sol plus insalubre que celui de Panama; et plus d'un des malheureux qui y étaient allés demander à un rude labeur leur pain et celui de leur famille, y a été tué par des fièvres.

Il serait trop long de rappeler tous les incidents qu'a fait naître l'entreprise, toutes les énergies qui ont été mises à son service, et tous les découragements qu'ont causés les menées des politiciens, aussi les heurts, les froissements de sentiments, supposons nous, car les opinions se sont divisées quant au caractère à donner au canal, certains ingénieurs favorisant un canal à niveau, d'autres préférant un canal à écluses.

Enfin, sans refuser de mérite à notre gouvernement, il faut reconnaître que ses efforts, pour n'avoir pas été frappés de stérilité, sont jusqu'ici restés bien inférieurs à la tâche; et, en présence de toutes les hésitations, de toutes les tergiversations, de tous les esprits flottants qui empêchent le canal de passer du rêve à la réalité, on est tenté de se demander, comme dans la chanson: Baptiste, de qui se f... t-on ici?

Le renvoi de Pékin. Dont ne s'émou pas le Japon

Le renvoi de Pékin, il y a quelques jours, de Yuan-Ski-Kai a laissé le Japon indifférent, apparemment du moins, car c'est que l'on pense dans les milieux bien informés de Tokio, nous apprennent les dernières nouvelles.

Des réformes constitutionnelles ayant été promises par le roi impérial, il est certain que ce n'est pas l'éloignement d'un seul homme qui mettra obstacle à l'exécution du programme arrêté. Les adversaires de Yuan-Ski-Kai sont des réformateurs; et leur plus grand désir est de voir se nouer des relations entre leur pays et les nations étrangères; c'est le régime constitutionnel seul, reconnaissent-ils, qui pourra assurer la tranquillité de la Chine.

Pourquoi la chute de Yuan-Ski-Kai provoquerait-elle le moindre mouvement du côté de l'élément manchou? cependant, la mesure prise par le régent pourrait bien permettre aux hommes d'Etat manchoux de s'émanciper, de saisir le pouvoir. Après la mort de l'empereur et de l'impératrice, l'influence de Yuan-Ski-Kai avait quelque peu fléchi; c'est peut-être ce qui a servi de prétexte à la témérité de la mesure contre ce personnage, qui s'agit!

Les princes et les hommes d'Etat de Pékin, se plait-on à croire

à Tokio, se garderont de renoncer à l'attitude de prudence, à la méthode de co-opération grâce à laquelle ils ont dû de pouvoir régler les difficultés qui suivirent les décès impériaux.

On est sous l'impression dans la capitale japonaise que les hommes d'Etat de Pékin ne songent pas à poursuivre plus longtemps Yuan-Ski-Kai qui quittait Pékin sans bruit dernièrement pour se rendre à Honan, la province où il a va le jour, et que l'émotion de ces jours derniers n'existe plus.

D'ailleurs, Yuan-Ski-Kai n'est point le seul progressiste en Chine; d'autres politiciens essaient d'améliorer la situation, et il est très probable que les rapports de la Chine avec l'étranger soient sérieusement affectés par le départ de Yuan-Ski-Kai.

Un changement d'attitude de Yuan-Ski-Kai après la guerre russo-japonaise est attribué à l'entrée aux négociations sino-japonaises en Manchourie. Depuis, le bruit se répand que la mission de Tang-Shao-Yi qui se rendit en Amérique, surtout à l'instigation de Yuan-Ski-Kai était plutôt défavorable au Japon.

De source privée, un télégramme de Tokio annonçait l'autre jour que Yuan-Ski-Kai était allé à Tien-Tsin dans le but d'y retirer une somme de 300,000 taels qu'il avait en dépôt dans la Banque russo-chinoise. Ses conférences avec le vice-roi Yang à Tien-Tsin avaient pour but de confier à ce dernier la direction ultérieure de ses entreprises privées.

Le renvoi de Yuan-Ski-Kai a causé une émotion assez vive au sein des classes ouvrières indigènes. D'autre part, les gens ont confiance dans l'habileté du régent.

Les révolutionnaires suivent de près les mouvements de Chang-Ski-Tong.

THEATRES. ORPHEUM.

Un des clous du programme cette semaine à l'Orpheum est sans contredit "The Operator", une petite pièce fort intéressante jouée par Lyster Chambers et Clara Knott.

McPhee et Hill, deux acrobates, soulevent les applaudissements par les tours audacieux qu'ils exécutent au trapèze.

Les autres numéros du programme sont tout aussi intéressants et font passer quelques heures agréables aux spectateurs.

TULANE.

La popularité de M. Francis Wilson, l'excellent acteur qui tient le premier rôle dans la comédie "When Knights were Bold", semble grandir à chaque représentation. Il y avait une salle fort bien garnie hier soir au Tulane, et des applaudissements répétés ont prouvé aux interprètes qu'ils étaient appréciés du public new-orléansien.

"When Knights Were Bold" ne sera donné qu'une seule fois en matinée cette semaine, samedi.

CRESCENT.

"Just out of College" peut être considérée à juste titre comme la meilleure pièce de M. George Ade. Cette comédie surpasse en gaieté et situations amusantes "The College Widow", la pièce qui pendant plusieurs saisons a fait fureur sur la scène américaine.

Il y avait beaucoup de monde hier à la matinée donnée au Crescent, et le public a paru absolument satisfait des acteurs et de la pièce.

L'EPARGNE FRANÇAISE.

Chronique parisienne.

Ne le disons pas trop haut, de peur d'attirer les convoitises des barbares, comme les richesses de l'Empire romain attiraient les Teutons, les Vandales et les Goths; la fortune de la France augmente sans cesse, par trois sources, dont la dernière est la plus importante, l'industrie, le goût et les arts, l'épargne.

M. Théry a publié ces jours-ci les résultats acquis depuis seize ans, c'est-à-dire depuis le 1er janvier 1892, et ces chiffres sont absolument démonstratifs. On peut d'autant plus se réjouir de cet accroissement de la fortune publique, que les milliards ne vont pas à quelques-uns, comme aux Etats-Unis, mais à la masse des travailleurs, en proportion de leur intelligence, de leur goût, de leur activité et de leur sagesse. C'est la fortune au profit de ceux qui savent mettre un peu d'argent de côté chaque année.

L'ouvrier épargne peu. Il faut peut-être en attribuer la cause à ce fait qu'il n'a pas la sensation forte de la propriété. Vivant au jour le jour, il se détache des intérêts de son propre avenir, et à conjurer ce mal que travaillent tous ceux qui s'occupent des questions sociales.

Le commerce, grand ou petit, donne la prudence, la prévoyance du lendemain; mais c'est la possession du sol, c'est la terre qui donne à celui qui la cultive et qui l'épouse, en quelque sorte, la plus forte passion du travail et de l'économie. Il est pris par le désir invincible d'augmenter l'étendue de cette terre où s'inocriste sa vie, par la pensée d'en laisser un peu à chacun de ses enfants.

L'épargne n'est donc pas avare, comme le disent quelques-uns. A moins qu'elle ne néglige de faire le bien, c'est verta de prudence, de sagesse que l'amour paternel achève de justifier et d'honorer. Il n'est pas de sentiment plus naturel ni plus respectable. Qu'on supprime l'héritage, et du coup on supprime un des plus puissants ressorts de l'activité humaine.

Aucun peuple ne possède ces qualités au même degré que le nôtre. Les autres le savent, et c'est ainsi que la France est devenue la banque mondiale où viennent puiser tous les Etats, toutes les grandes entreprises, sans exception, sans compter, sans humiliation pour personne, nous avons ainsi rendu tributaires presque tous les Etats, et c'est en or qu'on nous paie ce tribut, que M. Théry évalue à un milliard huit cents millions par an.

Or la France épargne plus d'un milliard par an, et l'on voit par là que notre fortune augmente sans cesse, malgré un budget écrasant de quatre milliards.

Longtemps on vit nos importations dépasser nos exportations. La perte annuelle était d'environ un demi-million par an, jusqu'en 1892. Elle était compensée, il est vrai, par les intérêts de nos fonds placés à l'étranger; ce n'était pas moins une perte. Depuis lors notre industrie, notre agriculture, notre commerce ont fait un effort considérable, et en 1904, la perte n'était plus que de vingt-huit millions, tandis que les rentrées d'or étaient considérables.

En 1905, nos exportations dépassaient déjà nos importations, et maintenant notre encaisse métallique est tout bénéfice.

En seize ans, nous avons placé seize milliards à l'étranger, soit un milliard par an, en moyenne, et il est rentré de ce fait, en in-

térêts, six milliards et demi environ, soit une moyenne de quatre cent huit millions par an, environ 3 0/0.

Sans doute il y a eu des pertes, et l'on se demande si l'épargne et le placement de fonds à l'étranger, constituant le principal industrie de la France, le gouvernement ne devrait pas veiller davantage à la sécurité de ces placements, et en faire parfois la condition d'avantages diplomatiques. On le fait jusqu'à un certain point, et la cote à la Bourse, pour les valeurs étrangères, bien qu'indépendante du gouvernement, est tenue cependant d'accord avec lui par la Compagnie des agents de change, avec le souci évident des intérêts du pays.

En 1891, le portefeuille de la France, en valeurs étrangères, était de vingt et un milliards, rapportant onze cents millions de revenu. Aujourd'hui, ce capital est de trente-sept milliards, et le revenu, nous l'avons dit, de un milliard huit cents millions. Tel est le bilan de notre fin d'année.

Pendant ce temps, le déficit alimentaire de l'Allemagne passait de huit cent sept millions à près de deux milliards, et celui de l'Angleterre passait de trois milliards deux cent cinquante-sept millions à quatre milliards six cent quatre-vingt-six millions, tandis que nous nous enflions à peu de chose près, à ce point de vue: ce n'est la peine de parler de vingt-deux millions de perte en 1905. Cette même année nous importions pour plus de trois milliards de matières premières, mais notre industrie retrouvait cette dépense par l'exportation des objets fabriqués.

Les statistiques de douane ne donnent pas tous les bénéfices d'un pays. Il faut en effet ajouter ce que donne l'exportation en gros et à l'épargne placée à l'étranger, ces deux facteurs importants, pour que laisent en France les étrangers qui viennent séjourner, et celui de leurs achats en bijoux et toilettes qui échappent naturellement à notre douane, quand on les emporte dans les bagages, ce qui est le cas le plus fréquent.

Le séjour des étrangers à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1900, a laissé à la Banque de France un stock de cinq cents millions en or. L'année était certes exceptionnelle, mais on peut raisonnablement estimer à plus de cent millions l'argent laissé chaque année en France par les étrangers qui y séjournent, et à un chiffre égal celui de leurs achats emportés dans leurs bagages.

Que devient l'or qui afflue ainsi chaque année en France, d'une façon ou de l'autre?

Deux milliards ont été convertis en monnaies françaises. L'encaisse or de la Banque de France atteint presque trois milliards et demi, et celle des cinq grandes Sociétés dépasse quatre milliards.

Le voilà notre trésor de guerre, qui nous permettrait d'affronter tous les risques et l'honneur de la France était engagé. On le doublerait peut-être si l'on faisait appel à ce moment au patriotisme de l'épargne, du bas de laine qui, en 1881, alors que le kraoch de l'Union Générale mettait notre place à deux doigts de sa perte, sauvait la situation par l'achat ferme de huit cents millions en valeurs de tout repos.

Nous ne sommes pas de ceux qui achètent leur tranquillité avec de l'or. Nous avons assez de fer et le courage ne manque jamais. Nous pouvons donc laisser aux événements leur cours naturel, certains d'être respectés dans de telles conditions, et si des critiques doivent s'élever à

l'égard du gouvernement, ce ne peut être à l'égard d'un pays qui montre de telles qualités d'activité, d'ingéniosité, de goût et de prévoyance.

Nous avons pu passer avec confiance de 1908 à 1909.

A LA CHAMBRE.

Washington, 26 janvier — Le congressiste Rainey, de l'Illinois, dans un discours vibrant d'indignation a demandé aujourd'hui à la Chambre de faire une enquête sur les négociations qui ont précédé l'acquisition du Canal de Panama.

L'orateur a félicité William Nelson Cromwell, Roger L. Farnham, Charles P. Taft et autres, "auxquels il a été non seulement permis de dévaliser la République de Panama, mais aussi le Trésor des Etats-Unis".

"Leurs efforts tentés dans ce but "a ajouté l'orateur" ont été appuyés par l'administration actuelle et par le futur président des Etats-Unis.

M. Rainey a relatu l'histoire du Canal de Panama et a déclaré que le gouvernement américain était déjà engagé dans la direction de l'œuvre sur lequel les deux compagnies françaises se sont brisées.

M. Rainey a été tout particulièrement violent dans ses attaques contre M. Cromwell, l'avocat général de la Compagnie nouvelle du Canal de Panama et directeur du chemin de fer de Panama, qu'il a accusé d'avoir par ses manipulations permis à la Compagnie française de voler trois ou quatre millions au gouvernement des Etats-Unis, et qui après être devenu un fonctionnaire attitré du gouvernement américain, a pris part à une tentative en vue de percevoir des Etats-Unis une réclamation frauduleuse de 2,000,000 dollars.

Le bouillant congressiste n'a pas ménagé M. José Domingo de Obaldia, président actuel de la République de Panama, qui, a-t-il dit, "représente mieux que n'importe quel autre homme d'état hispano-américain de la génération tout ce qu'il y a de plus corrompu dans la politique des républicains de l'Amérique latine".

En ce qui concerne M. Taft l'orateur n'a reproché "n'avoir rien fait lors de son dernier voyage dans l'Isthme, sinon de favoriser ouvertement la candidature d'Obaldia à la présidence.

"Je n'accuse pas le gentleman qui entrera à la Maison Blanche le 4 mars prochain d'avoir pris part au projet scandaleux qui a eu pour but de dévaliser cette petite république, a ajouté M. Rainey, mais son ami pour Cromwell, Farnham et Drake, membres du conseil de direction du chemin de fer de Panama, a aidé ces messieurs à obtenir un contrat signé du président Obaldia, contrat qui les rendra riches au delà des rêves de l'avarice.

"Ces patriotes, a dit en terminant l'orateur, ont pu par ce moyen non seulement dévaliser la République de Panama, mais piller indirectement le Trésor des Etats-Unis, et cela avec l'aide de l'administration actuelle."

Edition Hebdomadaire de "Abéille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans l' "Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Le crime d'Amite City.

Les autorités new-orléansaises ont reçu hier après-midi une dépêche leur annonçant que Ben Kinchen, un des assassins de la famille Bree-land était cerné de toutes parts et que sa capture n'était plus qu'une question d'heures.

Cette dépêche ajoutait que Kinchen serait placé sous bonne garde et transféré à la Nouvelle-Orléans.

Kinchen, s'il est pris, restera avec Avery Blount, le prisonnier amené avant-hier soir à la Nouvelle-Orléans, dans la prison de paroisse, jusqu'à la date fixée pour le procès.

L'horrible crime de vendredi dernier a causé une profonde excitation parmi la population de Tangipahoa, et il serait certainement peu prudent de laisser les prisonniers dans cette paroisse.

Blount est sorti du mutisme dans lequel il était resté enfermé depuis son arrivée ici et a consenti, hier à faire quelques déclarations.

Il prétend naturellement qu'il est innocent et que si Bree-land, en mourant, a accusé du meurtre, c'était simplement pour se venger de lui.

Le prisonnier déclare qu'en sa qualité de constable il a eu deux ou trois fois l'occasion d'arrêter Bree-land pour divers méfaits, que celui-ci lui en a conservé une rancune profonde et qu'il n'a pas trouvé mieux pour se venger que de déclarer en mourant qu'il était l'un des auteurs du crime.

Blount est de taille au-dessus de la moyenne, bien bâti et semble posséder une certaine éducation. Il s'exprime avec facilité et quoique ne causant pas volontiers recherche quelque peu l'effet de ses phrases. Il ne semble guère se préoccuper de la terrible accusation qui pèse sur lui, et, depuis qu'il se sent en sûreté derrière les murs de la prison de paroisse, il a regardé tout son calme et toute son assurance.

Conseil Municipal.

La séance régulière des membres du Conseil Municipal a été tenue hier soir sous la présidence de M. McRacken.

Dans son message le Maire transmet les communications suivantes: Rapport du Bureau des Ecoles Publiques pour l'année 1908.

Communication de E. A. Williams, secrétaire du Bureau des Ecoles Publiques, contenant copie d'une résolution adoptée par le Bureau relativement à l'école de la rue Chestnut.

Rapport de la commission de la rue State, de l'avenue St-Charles à la rue Mazanin.

Reçu des contribuables relatifs au pavage de la rue Nord Alexander de la rue Canal à l'avenue City Park.

Rapport de M. R. M. Wainley président du Bureau de Liquidation de la dette de la ville.

Rapport de l'officier sanitaire pour le mois de décembre.

Rapport annuel de M. Herman Mischler, président du Bureau des commissaires d'incendie.

Le maire soumet à l'approbation du Conseil la nomination de M. Chas L. Napp comme membre de la City Park Improvement Association.

Le maire soumet également un message spécial demandant l'adoption d'une ordonnance pour le paiement de certaines sommes dues à la N. O. Railway and Light Co. pour le pavage de certaines rues.

Les deux messages sont reçus et les recommandations faites par le maire sont référées aux comités appropriés.

Plusieurs ordonnances relatives aux pavages de certaines rues sont ensuite adoptées et les affaires nouvelles terminées, la séance est levée.

ARRESTATION.

Un nommé J. C. Ball a été arrêté à l'angle des rues Camp et Gravier, hier après-midi, vers cinq heures par les détectives Dale et Meilen. Il paraît que l'individu a obtenu de l'argent en se disant un solliciteur du "Times-Democrat".

Déserteur arrêté.

Andrew Stewart, un déserteur de l'armée fédérale, a été arrêté hier matin à l'angle des rues Franklin Bienville par les agents de police Ross, Sharp et Broussard.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 42. Commencé le 5 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

I

L'ENFANCE DE JACQUES (Suite.)

—Et votre autre papa? demanda timidement Jacques.

—Map, votre papa m'aime au-

trement. Il m'aime... avec son cœur... Ainsi ses cadeaux, n'est-ce pas, ils ne sont pas du tout aussi beaux que ceux de l'autre? Eh bien, je les aime bien plus. Voyez-vous, ils me font autrement plaisir.

—Et ce papa là, vous le voyez souvent?

Elle baissa la voix:

—Je le voyais beaucoup autrefois parce j'habitais chez lui, et puis maman m'a prise avec elle et mon second papa; j'ai eu beaucoup de chagrin, je voudrais tant le revoir.

—Mais vous aimez votre maman?

—Bien sûr, fit-elle d'un petit ton autoritaire, est-ce que je pourrais ne pas aimer une maman comme la mienne? Elle est si jolie, elle est si gaie, avec elle on ne s'ennuie jamais.

Il y eut un moment de silence:

—Vous avez un joli nom, dit Jacques, d'un air de réflexion profonde à Gisèle.

—Ah! oui, c'est distingué, n'est-ce pas? C'est le nom que je porte depuis que je vis avec mon second papa; avant j'avais un autre nom, qui était joliment aussi.

—Dites-le moi.

—Je ne peux pas, décida-t-elle d'un air grave, ça m'est défendu. Elle ajouta, après réflexion: —Et puis, j'ai peut-être eu tort de vous dire tout ça. Si maman le savait, elle me gronderait.

son expérience, et avec un accent ineffable de sérieux:

—Mais, dame! ce sont des secrets de famille.

Jacques baissa le nez, convaincu et flatté d'avoir inspiré une telle confiance.

—Vous vous plaisez à Venise? dit-elle.

—Mais oui...

—Moi, je trouve que c'est triste, rien que de l'eau et des bateaux noirs, et puis c'est si vieux tout ça... Il y a ni chevaux, ni voitures, ni autos, pas de mouvement... Moi, je n'aime que Paris.

—Ah oui, Paris, répéta machinalement Jacques: il y a de beaux magasins de jouets. Et la Tour Eiffel!

—Oh! j'aime aussi la campagne, dit Gisèle poétique; chez mon premier papa, j'adorais sa maison, elle était toute couverte de lierre et de chèvrefeuille qui sentait bon. Et devant un petit jardin, une petite rivière coulait; papa pêchait des poissons, j'allais aussi en bateau.

—Vous avez vu notre gondole? demanda Jacques avec orgueil.

—Oui, à votre place, j'aurais un canot automobile, ça va plus vite.

—Et voyant qu'il était déçu, elle ajouta gentiment: —Mais c'est très joli tout de même, et vos gondoliers rament très bien.

avec élan, je voudrais être toujours votre ami.

Elle répondit, en inclinant la tête:

—Vous êtes gentil.

Il devint rose de plaisir.

—Enfant!... appela madame Le Chars.

—Et votre maman aussi me plaît, dit la petite, elle a l'air très bon.

—Oh! oui, dit Jacques avec conviction.

Il rejoignirent leurs mères. —Ainsi vraiment, chère madame, disait madame de Pré-Hautré, vous croyez que M. Le Chars ne jugera pas trop indigne ma visite?

—Mon mari est l'obligéance même, répondit placidement Jeanne.

—A quelle heure est-ce que je le dérangerai le moins?

—On le trouve toujours dans la matinée, entre onze heures et midi. Si vous le désirez, je lui annoncerai votre visite pour demain.

—Comment vous êtes aimable! Pour demain? Attendez, je dois faire une excursion aux dentelleries de Burano, avec des amis. Eh bien, tant pis, pour l'excursion! J'irai enlever M. Le Chars! C'est plus prudent.

—Pendant ce temps, votre petite Gisèle et Jacques pourront s'amuser ensemble dans le jardin.

Il faut que je vous quitte, car nous recevons des amis à dîner, ce soir à l'hôtel, et nous allons ensuite au théâtre Malibran.

—Etes-vous si pressée? Je vous saurais offert sans cela de vous reconduire dans ma gondole.

Madame de Pré-Hautré consulta sa montre.

—Merci mille fois. Non, je suis trop en retard. Nous allons prendre le "vaporetto".

Un instant après, sur le pont du bateau à vapeur, les deux apparitions blanches s'éloignaient, foudroyées rapides dans l'or et la pourpre du crépuscule.

Madame Le Chars, tenant la main de Jacques dans la sienne, réfléchissait à cette singulière histoire en se dirigeant lentement vers le débarcadère.

Son regard fut attiré par celui d'une vieille dame aux cheveux presque blancs, mais l'aspect robuste, devant laquelle elle repassait pour la seconde fois, et qui, assise sur un banc, regardait Jacques avec une admiration souriante.

La vieille dame avait quelque chose de franc et de hardi dans l'expression du visage. Anglaise ou Américaine? Américaine plus probablement.

Elle était mise avec une simplicité qui trahissait la fortune, par on ne sait quel de voulu et de raffiné dans l'élegance sobre.

Comme elle passait devant le banc, Jeanne entendit une voix

nette lui dire:

—Pardonnez-moi, madame, voulez-vous me permettre de vous demander un renseignement?

La vieille dame s'était levée; elle ajouta:

—Excusez-moi sans façon. La vie m'a appris à mettre ce qui importe au-dessus des convenances.

Et comme madame Le Chars, surprise, la regardait:

—Où bel enfant, sait-il l'italien?

—Des phrases usuelles seulement.

—Alors, reprit la vieille dame en employant le plus pur dialecte vénitien, nous pouvons nous exprimer plus commodément.

<